

« *Un seul cœur et une seule âme. (...) Personne ne disait que ses biens lui appartenaient en propre, mais tout était commun entre eux. (...) Personne n'était dans le dénuement. (...) On distribuait à chacun selon ses besoins.* »

En lisant cette description de l'Église primitive, on a l'impression d'un communisme qui aurait réussi. Une équité complète, une confiance parfaite, un abandon de la propriété privée au profit de la communauté et un bonheur pour tous : on se croirait dans une communauté hippie des années 70, la libération sexuelle et les stupéfiants en moins.

Mais, évidemment, un incident vient troubler cette parfaite harmonie et la transforme en utopie : Ananias vend son champ et garde une partie du produit de la vente pour lui. Et sa femme est complice. Ce récit biblique relève davantage du conte philosophique que du récit historique, bien sûr. Les deux fauteurs de trouble tombent morts, comme les deux fils d'Aaron avaient eux-mêmes été terrassés dans le livre du Lévitique (Lv 10:1-2), à cause de leur confusion entre le profane et le sacré, et ils sont emportés par des jeunes gens, comme eux, pour être ensevelis.

Mais en réfléchissant, on comprend Ananias qui est sans doute un homme raisonnable et qui se dit : si je donne tout et que d'autres s'en vont avec la caisse, que deviendrai-je ? C'est même ce qu'on appellerait de la prudence. Cette histoire nous plonge dans la question du bien commun et de notre capacité à faire communauté.

L'économie, les sciences politiques ou la philosophie, ont développé cette question sous l'angle de ce que l'on appelle : « *les communs* ».

Les communs peuvent émerger n'importe où. Ils existent dès lors qu'une communauté ou un groupe décide de gérer une ressource de manière collective ; avec en vue un accès et une utilisation équitable de celle-ci. On pourrait dire que *les communs* sont des choses qui n'appartiennent à personne et sont partagées par tout le monde. [Lire à ce sujet le livre passionnant de David Bollier : *la renaissance des communs, pour une société de coopération et de partage*. Éditions Charles Léopold Mayer 2014]. Ce type d'organisation sociale existe depuis la nuit des temps : la forêt où tous pouvaient aller chercher son bois de chauffe, la rivière où tous pouvaient aller laver leur linge, le lac où tous pouvaient aller pêcher, tous ces exemples nous intéressent particulièrement aujourd'hui, dans notre société où la propriété privée semble avoir pris le pas sur tout espace ou toute ressource partagée.

Et aujourd'hui, « *les commoneurs* », comme on appelle les acteurs des *communs*, peuvent être aussi bien des femmes de communautés rurales indiennes qui mutualisent leurs semences agraires, que des développeurs numériques qui imaginent des systèmes libres de droits pour partager des connaissances, des informations ou toute autre ressource virtuelle mais essentielle à la vie humaine. Internet, que l'on accuse souvent de beaucoup de maux, est en fait aussi un magnifique outil pour développer des communautés humaines autour d'idées, de projets participatifs, ou d'entraide.

Ainsi, penser « *les communs* », ce n'est pas penser une doctrine, une idéologie, ou une secte, mais une façon de faire ensemble, dans la coopération et l'équité, en n'étant dépendant ni d'un État, ni d'un marché. Il n'y a pas de modèle a priori du commun, il s'invente en fonction des gens qui le créent et des aspirations de ces gens.

Évidemment, une telle forme d'organisation est toujours menacée par un Ananias qui ne joue pas le jeu. Pierre lui demande, d'ailleurs, s'il ne pouvait pas garder son champ plutôt que de le vendre et de mentir ainsi à toute la communauté avec laquelle il s'était engagé.

Là est bien la question, quel engagement requiert l'appartenance à une communauté ? Ananias n'était en rien obligé de vendre son champ et de donner le produit de la vente à la communauté. Son bien est son bien, et dans le cas présent, le droit romain garantissait à Ananias la jouissance de ce bien en propriété privée.

Alors que nous révèle l'histoire d'Ananias ?
Où est véritablement la transgression ?

Sans doute dans le fait de dire qu'il s'engage et que son bien devient le bien de la communauté, et en même temps, faire une réserve pour assurer son départ unilatéral de la communauté sans prendre le moindre risque pour sa subsistance.

On pourrait juger Pierre comme le gourou d'un abominable courant sectaire, si l'on ignorait ses paroles qui rappellent la liberté pleine et entière d'Ananias. Il pouvait garder son champ en propriété pleine et entière ; et, même le champ vendu, Ananias pouvait avoir autorité sur son prix. Ce qui rejoint l'organisation commune des communs, car qui donne à la communauté, de son temps, de son argent, de son savoir-faire, est aussi celui qui décide, de façon collégiale, ce qu'on en fera ensemble.

La transgression d'Ananias, ici, tient au fait de mentir sur ses intentions dans une communauté où chacun est libre d'entrer et de sortir de la relation de dépendance entre tous selon son engagement propre.

Ce que Pierre pointe, c'est le péché contre l'Esprit Saint. Venant de Pierre, on se doute bien qu'il ne s'agit pas de prôner la perfection, Pierre est celui qui a renié, qui a été lâche, et menteur. Mais il est d'autant mieux placé sur ce que le mensonge d'Ananias implique. Ananias n'a pas de crainte à avoir, contrairement à Pierre dans le jardin du prétoire, il est dans une communauté basée sur la confiance et suivant le principe d'un amour fraternel. Pourquoi, alors, introduire de la défiance dans ce système ?

Faisant un acte avec une intention contraire à celle qu'il affiche, Ananias a été de mauvaise foi. Se disant membre de la communauté et ne lui faisant pas confiance, se disant engagé et se tenant prêt à tout moment à la lâcher.

Sans doute Pierre aurait supporté la crainte d'Ananias d'engager tous ses biens dans cette nouvelle vie communautaire, s'il lui en avait parlé. Mais en mentant, Ananias a agi selon les règles du monde dans une communauté spirituelle. Il a donc mêlé le profane et le sacré comme les fils d'Aaron l'avaient fait en offrant un faux sacrifice à Dieu, et le résultat est la même pour Ananias et Saphira que pour les Fils d'Aaron : la mort subite.

Évidemment, il est difficile de croire à une telle mort subite sanctionnant le péché contre l'Esprit, dans la réalité ; mais le symbole est assez fort pour nous poser la question : quelle est cette mort qui frappe Ananias et sa femme ?

N'est-ce pas la vie éternelle promise dans le service sincère et la cohérence de l'engagement que la communauté des premiers chrétiens pouvait leur donner, qui s'éteint ainsi brutalement ? N'est-ce pas une mort spirituelle qui a lieu plutôt qu'une sanction d'un Dieu revanchard ou d'un Pierre impitoyable ? Ananias et Saphira, induisent par leur mensonge, l'idée que la communauté pourrait ne pas être digne de confiance. Ils détruisent ainsi l'unité, ils divisent. Et l'allusion au Satan montre bien cette division de la communauté, non par le doute d'Ananias, mais par son mensonge.

Le péché contre l'Esprit Saint n'est pas le doute dans la foi, c'est promettre et ne pas faire, c'est s'engager et quitter le navire à la première avarie, c'est se renier soi-même, se diviser soi-même et en faire payer le prix aux autres.

La première communauté de chrétiens décrite par le livre des Actes, toute caricaturale ou utopique qu'elle puisse paraître nous pose la question de notre engagement dans le christianisme et plus généralement dans l'humanité.

Ces derniers mois nous ont montré les limites d'un individualisme strict. Nous avons mesuré la valeur des relations humaines, et combien nous sommes liés à notre environnement de vie. Nous avons reconnu *le commun* précieux qu'est notre système de santé et l'avons soutenu, nous avons mesuré la nécessité d'une entraide active dans un moment de grande vulnérabilité, nous savons tous combien il est important de pouvoir compter sur une communauté humaine et spirituelle.

La crise révèle la nécessité de l'engagement collectif, et de la fidélité à ses engagements. La crise est d'ailleurs un des ressorts essentiels des « *communs* ». Ils surgissent souvent là où des hommes et des femmes ont des problèmes communs à régler ou là où ils ont un bien commun à défendre. Le christianisme est particulièrement concerné par les circonstances de crise, puisqu'il trouve son origine dans une crise humaine tragique : la mort du juste, Jésus, et son abandon par sa communauté lors de sa passion. La résurrection est en grande partie une réparation de la promesse non tenue.

Alors qu'est-ce qu'être engagé dans la communauté chrétienne ? Il y a beaucoup de façons d'être chrétien. Est-ce qu'être chrétien se résume à adhérer aux idées du Christ ? Ananias pouvait rester chez lui avec sa femme et son champ, et se trouver en accord avec les idées du Christ, sans rien faire de plus.

Est-ce qu'être chrétien c'est appartenir à une Église qui prône une certaine compréhension et une certaine expression de la foi en Jésus le Christ et en faire son identité ? Ananias aurait pu se dire chrétien et ne rien changer à sa vie d'avant.

Ou bien est-ce qu'être chrétien c'est s'engager dans une communauté avec d'autres êtres humains qui font ensemble advenir un monde nouveau, comme le souhaitait l'homme Jésus et comme le Christ en contient la promesse ? Dans ce cas, l'adhésion aux idées ne suffit pas, l'appartenance identitaire ne suffit pas, c'est un autre type de relation au christianisme qui est en jeu ici ; car ce christianisme-là ne préexiste pas à mon action, il est créé par mon action, par mon engagement, par ce que, avec Jésus et les autres frères et sœurs, je vais réaliser pour qu'il advienne enfin. C'est cela qu'Ananias avait commencé à faire en vendant son champ mais sans y croire vraiment et donc sans s'engager vraiment dans la communauté.

Envisager la vie chrétienne sous l'angle « *des communs* », est intéressant, car c'est ce que nous pouvons pratiquer dès maintenant dans nos associations culturelles, en nous engageant dans la communauté comme donateurs, comme bénévoles, et souvent les deux à la fois. On ne vient pas à l'Église consommer de l'Évangile, sans se soucier des autres, ceux qui constituent avec nous la communauté et qui recherchent avec nous un mieux vivre, un monde meilleur, une égalité plus grande, une fraternité plus grande et une liberté plus grande.

La communauté décrite dans le livre des Actes était sans doute en dialogue avec les institutions de son temps comme nous le sommes aujourd'hui. Le commun que constitue une association culturelle est en dialogue avec ces trois notions chères à notre République. Comment arriver à créer plus d'égalité entre les Hommes ? Sans doute par le partage équitable des richesses, monétaires, mais aussi spirituelles, culturelles et intellectuelles. Donner le meilleur à tous sans discrimination, voilà ce qui est égalitaire dans l'œuvre de notre Église.

Comment arriver à offrir une plus grande liberté à nos contemporains ? Sans doute en offrant des lieux de formation spirituelle et intellectuelle qui permettent d'envisager sa vie autrement que selon les dictats sociaux qui nous enferment trop souvent et nous assignent une identité sociale selon nos mérites, notre valeur marchande ou

nos origines.

Comment arriver à une plus grande fraternité ? Sans doute en nous considérant les uns les autres comme des frères et sœurs du Christ, tous enfants d'un Dieu qui aime ses enfants au-delà de ce qu'ils peuvent prouver par eux-mêmes de leur valeur. Ce modèle social de la communauté ecclésiale a beaucoup à apporter à notre société.

En mentant à la communauté, Ananias n'a rien compris à l'engagement qui lui était demandé. Il croyait pouvoir s'engager en façade, mais sans croire lui-même au modèle que créait la communauté chrétienne. Son attitude montre qu'il n'est pas dans la logique de la communauté. Il ne se laisse pas changer par elle. S'engager dans cette communauté impliquait de la transparence, de la confiance, de l'honnêteté. Sa façon d'agir montre qu'il n'est pas impliqué pour le bien commun, car il n'a pas compris, ou pas admis qu'à partir du moment où on attendait le fruit de la vente de son champ, la communauté devenait dépendante de cette ressource et pouvait envisager l'avenir avec. La vie en communauté qui nous est montrée ici est une foi vécue, une foi en acte, qui respecte la foi des autres, qui espère en leur honnêteté, qui place sa confiance dans leur sincérité : une foi qui espère en l'homme.

Alors, oui, frères et sœurs, on peut vivre sans s'engager dans aucune communauté humaine, on peut vivre sans s'engager dans aucune communauté chrétienne ; évidemment on le peut, et c'est la liberté de chacun. Mais alors, on ne peut prétendre à faire advenir le royaume de Dieu.

S'engager à la suite du Christ, c'est d'abord ne pas se mentir à soi-même. Comme ce jeune homme riche qui voulait la vie éternelle et ne pouvait pas abandonner les richesses de sa vie profane. S'engager, c'est toujours abandonner un peu de sa liberté pour accepter une interdépendance dans laquelle les uns comptent sur les autres.

Alors, quel est notre engagement *Commun* ?

J'ai souvent entendu dire que l'Oratoire du Louvre n'était pas une Église comme les autres. C'est vrai. Mais pas à cause d'une sorte de snobisme qui ignore les règles habituelles de la communauté chrétienne. L'Oratoire du Louvre est *un commun* fondé sur une vision délibérément inclusive de la tradition chrétienne. Ce qui veut dire qu'ici on peut être individuellement et librement ce qu'on souhaite être sans avoir à entrer dans des normes dogmatiques ou morales. Mais cette liberté est le ciment d'une communauté vécue et solidaire. Libéralisme ne rime pas avec individualisme, sinon quelle serait la cohérence de l'inclusion ? Pour qu'une telle communauté existe, il faut que tous nous nous engagions pour la créer chaque jour.

S'engager à la suite du Christ, c'est croire en Dieu assez pour être capable de croire en l'Homme, c'est à dire avoir dans la tête et dans le cœur une anthropologie optimiste et travailler à sa manifestation. C'est produire de l'égalité en aidant les plus précaires à rejoindre les plus nantis et en aidant les plus nantis à rejoindre les plus précaires pour que, ensemble, ils réduisent l'écart des inégalités. C'est produire de la liberté là où la pauvreté, les discriminations en tout genre, les handicaps physiques, psychologiques ou sociaux freinent la libération des individus. C'est produire de la fraternité, en réduisant les distances et les incompréhensions entre les genres, les générations, les milieux sociaux, les cultures différentes. Mais ce n'est pas possible tout seul, il faut donc risquer la communauté. Faire confiance à tous pour transformer en Bonne nouvelle les dons de chacun.

C'est bien une communauté chrétienne que nous formons ici, peut-être pas une communauté hippie, mais une véritable communauté inclusive. A nous d'y engager ce que nous sommes, ce que nous croyons, ce que nous avons à offrir pour qu'elle rayonne dans ce monde.

AMEN.